

Entretien

L'ethnothérapie

une expérience de métissage culturel

François Fleury, cofondateur d'«Appartenances» à Lausanne, participera au colloque «Islam-Médecine que la SSMO-CI organise à Bâle les 16 et 17 septembre 1998, avec une contribution portant sur la relation entre soignants occidentaux et patients de confession musulmane. Entrevue.

Monsieur François Fleury me reçoit en fin de journée dans les locaux d'«Appartenances», cis à la rue des Terreaux no 10 à Lausanne. Son collègue Abdelhak El-Ghezouani est présent ce soir-là, aussi M. Fleury l'invite-t-il à venir s'entretenir avec nous. Assis autour d'une table basse, ils me racontent leur trajectoire, et m'initient à leur vision de la thérapie interculturelle.

M. Fleury, comment êtes-vous arrivé à l'ethnothérapie?

A la base, j'ai une formation de psychologue. Autour de 1968, j'ai mené plusieurs recherches sur la folie. Celles-ci m'ont amené à rencontrer une des initiatrices principales du mouvement de l'antipsychiatrie italienne, avec qui j'ai travaillé plusieurs années. Dans le même temps, je me suis beaucoup intéressé au soufisme. J'étais fasciné par cette relation corps-esprit tout à fait différente de la nôtre, et par la manière dont ces gens géraient l'incarnation du divin dans l'individu. En Inde, j'ai rencontré le mouvement syncrétique bahoul, dont on nomme les membres «les fous de Dieu». Là encore, j'ai eu l'occasion de travailler sur d'autres conceptions de la folie que celle que nous avons habituellement en Occident.

Ces nombreux séjours en Orient, ce contact prolongé et fertile avec des populations turques, indiennes et maghrébines, m'ont donné l'occasion de confronter ma culture avec celle de l'autre. J'ai pris conscience à quel point nos critères de folie, de maladie ou de souffrance

sont relatifs à notre culture, et que d'autres ne partagent pas du tout les mêmes définitions. Ainsi, les frontières séparant les champs de la folie et de la santé mentale diffèrent d'une culture à l'autre. De même, ce que l'on appelle ici souffrance n'en est pas forcément une pour un individu d'une autre culture, habitué à vivre ce sentiment qu'il a adopté et intégré. Ou alors cette souffrance revêtra d'autres signifi-

cations, et aura un autre degré d'intensité. A côté de cette remise en question permanente des modèles thérapeutiques appris, j'ai découvert d'autres thérapies dites traditionnelles. Utilisation d'objets protecteurs, gris-gris, talismans; recours à la magie, aux textes sacrés pour guérir les possessions.

Qu'est-ce qui vous a décidé à fonder «Appartenances»?

Après ces nombreux séjours à l'étranger, j'ai eu l'envie de me réenraciner sur sol suisse. Je me suis mis alors à m'intéresser d'un peu plus près aux personnes issues des cultures que j'avais côtoyées et qui vivent chez nous, par choix ou par obligation, mais toujours avec cette tâche de gérer un métissage culturel, c'est-à-dire une rencontre permanente entre une culture d'origine et la culture d'accueil. Cela ne se fait pas sans mal, et j'ai alors décidé de m'occuper des souffrances de ces gens, en utilisant les connaissances que j'avais de leur propre culture. En effet, on ne fait pas forcément référence à la même chose lorsque l'on parle de mal-être. C'est pour cela qu'une

connaissance du back-ground culturel de l'autre peut permettre de décoder plus rapidement cette souffrance, et les blocages qui l'accompagnent. Dans mon élan enthousiaste de l'époque, j'ai voulu constituer un véritable network avec tous les spécialistes des soins, qu'ils soient médecins ou psychothérapeutes. Mais j'ai appris alors que les savoirs étaient chassés gardées et que mon projet était irréalisable. J'ai commencé à travailler comme psychothérapeute auprès des requérants d'asile. J'ai pris alors conscience de l'ampleur de la tâche et de la nécessité de travailler à plusieurs, et de rassembler les savoirs de différentes personnes. Il fallait donc que je m'entoure d'autres spécialistes. C'est comme ça qu'est née l'idée de fonder «Appartenances», en 1991. Création qui s'est faite en collaboration avec Jean-Claude Métraux, pédopsychiatre, actuellement président de l'association.

Que propose «Appartenances» comme type de thérapie?

L'idée est moins de guérir que de prévenir. Nous contribuons à aider les migrants à gérer les grands bouleversements qu'ils ont connus dans leur vie, la guerre, le déracinement, l'émigration. Ces situations sont difficiles et nous sommes là pour les aider à s'autonomiser, à prendre en mains leur destin. Nous les aidons à prendre conscience d'eux-mêmes, de leur identité culturelle, de celle à laquelle ils ont affaire ici. Nous les aidons à harmoniser cette rencontre, cette juxtaposition d'identités. Par là, nous apprenons beaucoup d'abord sur notre propre identité, mais aussi sur les capacités ou au contraire les limites de notre intervention.

Comment fonctionne «Appartenances», quels sont les différents services proposés?

«Appartenances» compte actuellement une quarantaine de membres actifs. Le centre tourne autour de trois axes principaux: le centre femmes, le centre prévention, et un espace de consultation ou clinique, pour faire face plus directement aux cas de souffrances physiques ou psychiques. Le centre prévention comprend une bibliothèque, des interprètes, de même qu'un réseau de formation de promoteurs de santé mentale dans les communautés. Cela signifie que

nous formons les migrants eux-mêmes à prendre en charge les membres de leur propre communauté. Toujours dans l'optique d'autonomiser les personnes, puisque c'est là le but de notre travail: donner aux gens qui viennent chez nous les outils nécessaires pour qu'ils puissent eux-mêmes travailler à leur propre équilibre.

En fait, notre travail est de renvoyer la personne à son espace d'appartenances, tout en l'aidant – par notre regard extérieur – à se questionner sur ces appartenances. Mais en définitive, c'est la personne qui décide de son avenir, et de la manière dont elle va gérer son métissage. Certains vont se replier totalement sur leur culture d'origine, alors que d'autres vont s'hyperadapter à la culture d'accueil, en reniant leur identité de base. De toute façon, c'est à la personne elle-même de décider.

Et vous, M. El-Ghezouani, quel est votre regard sur votre participation au sein d'«Appartenances»?

J'ai d'abord suivi des études de droit au Maroc, avant de venir m'établir en Suisse. Là, j'ai étudié à l'Institut de Développement à Genève (IUED), et enfin en psychologie et en sexologie. Comme je viens d'un pays colonisé, j'ai déjà une expérience de cohabitation de deux modes de vie et de pensée dans le même espace. Cette expérience, puis le fait de venir vivre en Suisse, me permettent de mieux appréhender les personnes dont je m'occupe puisque j'ai vécu une situation similaire à la leur. Au sein d'«Appartenances», je travaille aussi à la manière de faire connaître la culture arabo-musulmane, et de la transmettre. En effet, ma position est celle d'un pont entre ma communauté et la société suisse, puis les soignants suisses. Ce qui est intéressant, c'est qu'il faut aller vers l'autre pour se découvrir soi-même.

M. Fleury, que pensez-vous de cette image du pont?

Je pense en effet qu'il faut mourir à sa propre culture pour pouvoir rencontrer l'autre. C'est-à-dire qu'il faut être capable d'avoir constamment à l'esprit que ma culture n'est qu'un point de vue et qu'il y en a d'autres. Dans le même temps, il faut mettre à mort également la culture de

l'autre, et ne pas la prendre pour nouveau modèle. Pour ma part, j'ai dû mettre à mort – dépasser – la fascination de l'islam pour vraiment pouvoir aller vers les musulmans. Si je restais prisonnier de ma fascination, je ne pouvais plus les approcher d'une manière vraiment ouverte et sereine. C'est une double mise à mort qu'il faut réussir à faire. Sans cela, le métissage ne peut pas avoir lieu. Ces regards croisés sont d'ailleurs passionnants. L'autre m'apprend sur moi et moi sur lui.

Utilisez-vous parfois du matériel issu des thérapies traditionnelles de vos patients?

Nous n'utilisons pas directement le matériel thérapeutique traditionnel, mais nous prenons en compte le fait que le patient désire l'utiliser ou l'utilise déjà. Si c'est le cas, nous essayons de travailler en synergie avec ce réseau thérapeutique traditionnel. Je considère en effet que le zikr, qui n'est pas très éloigné de la prière du cœur, peut constituer une bonne thérapie préventive.

M. El-Ghezouani?

On ne peut pas travailler avec des patients musulmans en utilisant du matériel occidental pur. Car cette thérapie n'est plus comprise par le patient, et elle devient alors magique, dans le sens de pas démontré et pas expliqué. Une thérapie qui n'utiliserait que des concepts ou des explications issues de la tradition occidentale n'arriverait pas à donner du sens à notre patient, à l'apaiser. Il est au contraire très important de créer un univers d'explications ou de croyances communes entre soignants et patients. Si par exemple vous transposez un cabinet gynécologique occidental en plein désert marocain, votre travail n'a pas de sens, car vous ne parlez pas le même langage thérapeutique que votre clientèle, vous n'avez pas de référence commune, vous ne pouvez pas communiquer, vous mettre d'accord sur une explication ou une solution à la souffrance du patient. D'ailleurs, ces remarques sont aussi valables pour mon pays. Le problème est le même partout. *

Sarah Burkhalter

Ausstellungen/ Expositions

Kalligraphien von Munir as-Sa'rāni, zeitgenössische islamische Schriftkunst im Haus zum Kiel, Dépendance des Rietbergmuseums, Hirschengraben 20, 8001 Zürich, noch bis am 15. November 1998.

Der Glanz des Orients. Islamische Malerei der Sammlung Prinz und Prinzessin Sadruddin Aga Khan, Museum Rietberg, Villa Wesendonck, Gablerstr. 15, 8002 Zürich, noch bis am 10. Januar 1999.

Beduinen im Negev. Vom Haus ins Zelt, Völkerkundemuseum der Universität Zürich, Pelikanstr. 40, 8001 Zürich, noch bis am 11. Juli 1999.

28. 10. 1998: Führung von lic. phil. Elisabeth Weingarten durch die Ausstellung.

Kalligraphien von Marc Renfer, Werke in verschiedenen arabischen Schriftstilen, Galerie Foyer 61, Stadt- und Universitätsbibliothek Bern, Münsterstrasse 61, vom 16. November bis 5. Dezember 1998.

Musik und Migration. Ausstellung im Musikethnologischen Archiv der Universität Zürich, Florhofgasse 8, 8008 Zürich, Öffnungszeiten: Di-So 14-17 Uhr, vom 1. Dezember 1998 bis zum 21. März 1999.

30. 11. 1998: Vernissage. Die Ausstellung wird ergänzt durch ein **Rahmenprogramm** mit drei in der Schweiz lebenden Künstlern aus der Türkei und dem Irak. Daten der Auftritte entnehmen man der Zürcher Tagespresse.

Research program

Individual and Society in the Muslim Mediterranean World

In 1992 the European Science Foundation, established in Strasbourg, which supports scholarly research in various fields, turned its attention to Islamic studies and two years later it launched a large research program on «Individual and Society in the Muslim Mediterranean world», to be carried out from January 1996 to December 1999. The program was worked out further at the first plenary session of invited participants from Mediterranean as well as some other European countries, held in Grenada in May 1996. Seven research teams were constituted to concentrate on different aspects of Mediterranean Muslim life; they were free to organize their own workshops on specific subjects in places around the Mediterranean or at European universities. From 3-5 July 1998 a new plenary session of all participants was held, this time in Istanbul; there were three participants from Switzerland: J. Christoph Bürgel, Sylvia Naef and myself (two emeriti and one junior scholar). The seven research teams held their own workshops for two days and the third day was devoted to a common plenary session.

To give an idea of the breadth and variety of the subjects treated in these seven workshops, let me just mention their English titles, with an equivalent rendering in French: Forms of belonging and modes of social integration (*Individu et communauté*); Norms and oppositions (*Loi et moralité*); Power relationships (*Autorités politiques*); Modes of production (*Histoire économique et sociale*); Images and representations (*Arts et littérature*); Religious activity and experience (*Expressions religieuses*); Muslims in contemporary Western Europe (*Musulmans en Europe occidentale*).

During the plenary session the chairpersons of the workshops reported on the activities of

their research teams, including the first two days' sessions in Istanbul, with a following discussion. Two Turkish women scholars gave lectures on the relations between the state and Islam in Turkey (which come down in practice to a control of religion by the state), and on the impact of the Islamist movement and feminism on the present-day Turkish political scene (a considerable impact about which the public, both national and international, is not well informed), again followed by questions and discussion. And Ulrich Haarmann from Berlin gave a closing lecture on the study of Islamic civilization, especially in the medieval period; an American scholar responded, presenting additional observations on post-Edward Said Islamic studies. Most of the papers presented in the research teams and their workshops, in English or French, will be brought out in a number of volumes by the Maisonneuve et Larose Publishing House in Paris in the years to come.

Looking back on the Istanbul session, I feel bound to make some concluding observations:

1) The research program on «Individual and Society in the Muslim Mediterranean World» seems to me to be exactly in the line of the SGMOIK / SSMOCI's interests and members should be informed about it.

2) This plenary session proved the value and importance of interdisciplinary studies on different aspects of Muslim societies. The older concept of Islamwissenschaft should give way to studies according to disciplines, such as history, literature, anthropology, sociology, and science of religion.

3) Several papers discussed problems which cannot be treated and developed in present-day university programs of a more traditional character. Yet to do justice to the subject, such inno-